



Belgeo

Revue belge de géographie

4 | 2007

Changes in West African territories

Mobilité des artisans et vocabulaire technique de la fonte de l'aluminium au Niger

Mobility of craftsmen and technical vocabulary of aluminium smelting in Niger

Anneleen Van der Veken



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/belgeo/10140>

DOI : [10.4000/belgeo.10140](https://doi.org/10.4000/belgeo.10140)

ISSN : 2294-9135

Éditeur :

National Committee of Geography of Belgium, Société Royale Belge de Géographie

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2007

Pagination : 429-440

ISSN : 1377-2368

Référence électronique

Anneleen Van der Veken, « Mobilité des artisans et vocabulaire technique de la fonte de l'aluminium au Niger », *Belgeo* [En ligne], 4 | 2007, mis en ligne le 18 octobre 2013, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/belgeo/10140> ; DOI : [10.4000/belgeo.10140](https://doi.org/10.4000/belgeo.10140)

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.



Belgeo est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

Mobilité des artisans et vocabulaire technique de la fonte de l'aluminium au Niger¹

Mobility of craftsmen and technical vocabulary of aluminium smelting in Niger

Anneleen Van der Veken

- 1 La diffusion de la technique de fonte de l'aluminium illustre bien la mobilité des populations d'Afrique occidentale. Les fondeurs d'aluminium emploient la technique du moulage dite "au sable vert" pour la fabrication d'ustensiles de cuisine, de pièces détachées etc. en aluminium de récupération. Cette technique s'est développée au Sénégal à l'époque de la deuxième guerre mondiale. Elle s'est diffusée depuis lors dans toute la partie occidentale de l'Afrique subsaharienne et se retrouve même en République Démocratique du Congo, à Madagascar et aux Comores. Son berceau se situe à Thiès, une ville dans le centre du Sénégal où se trouvait à cette époque un atelier des chemins de fer. Bien que cela ne soit pas démontré avec certitude, la technique a probablement vu le jour au sein de la fonderie de cet atelier. Certains fondeurs n'ont apparemment pas hésité à se déplacer avec leur connaissance et ont introduit la technique à Niamey déjà dans les années 1950. Les introducteurs de la technique au Niger étaient, selon les témoignages, des Sénégalais et des Maliens. Comment la technique a-t-elle pu se diffuser à grande échelle dans un laps de temps si limité² ? La réponse à cette question comporte plusieurs aspects. Premièrement, les fondeurs sénégalais étaient des membres de la confrérie islamique des Mourides ; les marabouts de ce groupe se déplaçaient sur des distances importantes, guidés par une volonté de prosélytisme et par l'extension du domaine arachidier. Ils étaient suivis par leurs disciples. Deuxièmement, le pèlerinage à la Mecque a entraîné beaucoup de déplacements. Les pèlerins y allaient à pied, s'arrêtant de temps en temps pour gagner de l'argent ; certains de ces pèlerins se sont arrêtés au Niger et y ont transmis la technique, mais il y a aussi des Nigériens qui ont ramené la connaissance de leur pèlerinage. Une autre raison qui n'est pas négligeable est le caractère extrêmement mobile des populations ouest-africaines, qui évoque des déplacements sur

des distances considérables dans le cadre des migrations saisonnières ou simplement *pour faire l'aventure*.

- 2 Dans le présent article³, nous nous interrogeons sur l'effet qu'une telle mobilité peut avoir sur les lexiques utilisés par les acteurs de la technique et sur leur pratiques langagières. En effet, la technique n'a pas voyagé seule, comme en témoigne la présence de fondeurs maliens dans plusieurs pays d'Afrique occidentale. La mobilité entraîne des contacts entre des fondeurs de nationalités différentes qui parlent des langues différentes. Notre étude part de l'unité micro-géographique constituée par le marché de Katako, à Niamey. La population de fondeurs à Katako est très diversifiée du point de vue linguistique. On y trouve des migrants maliens dont le dogon ou le bambara sont la langue maternelle, des hausaphones venus des villes situées à l'est de Niamey et des zarmaphones de Zonkotobanda. À partir de l'analyse des lexiques qu'ils utilisent respectivement dans l'exécution de leur activité de fondeur, nous étudions comment ces groupes linguistiques interagissent et s'influencent mutuellement.
- 3 La situation linguistique au Niger, à Niamey et au marché de Katako en particulier
- 4 Le Niger connaît – comme la majorité des autres pays africains subsahariens – un paysage linguistique très diversifié (voir figure 1). Non seulement on y parle une vingtaine de langues, mais trois grandes familles linguistiques y sont représentées (voir figure 2) : la famille des langues niger-congo (par exemple peul, gourmanchéma), la famille des langues afro-asiatiques (par exemple hausa, tamajaq) et la famille des langues nilo-sahariennes (par exemple kanuri) ; la classification des langues songhay est toujours l'objet de discussion (Bendor, 1997 ; Ehret, 2001 ; Nicolai, 2003). Le français est la langue officielle du pays. Toutes les autres langues ont le statut de langue nationale (Constitution du Niger, article 3). Malgré les grandes différences qui existent entre les langues locales, la majorité des habitants du Niger sont au moins bilingues (Rouiller, 2004), sans compter la connaissance du français qui est la langue de l'enseignement et de l'administration. Le hausa et le zarma sont les langues les plus parlées au sein du pays. Historiquement, Niamey se situe en pays zarma (Gado, 1980). Toutefois, comme dans toutes les grandes villes africaines, des personnes issues d'autres régions du pays et des étrangers s'y sont installés depuis très longtemps, attirés par l'intérêt économique et commercial d'un grand centre urbain. Ce processus aboutit aujourd'hui à un *melting-pot* linguistique. Le plurilinguisme qui caractérise le pays se reflète chez les fondeurs d'aluminium du marché de Katako. Cependant, le nombre de zarmaphones est très limité et la plupart des fondeurs ont le hausa comme langue maternelle. En plus quelques langues exogènes sont présentes, mais dans une moindre mesure.

Figure 1. Carte linguistique du Niger basée sur la carte linguistique dans Gordon (2005).

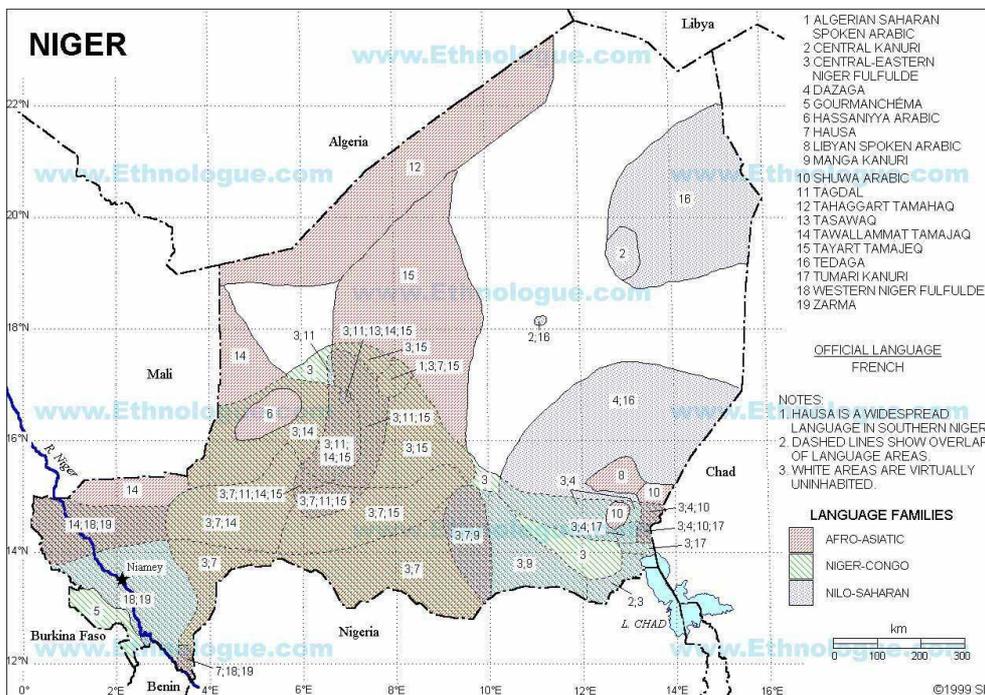
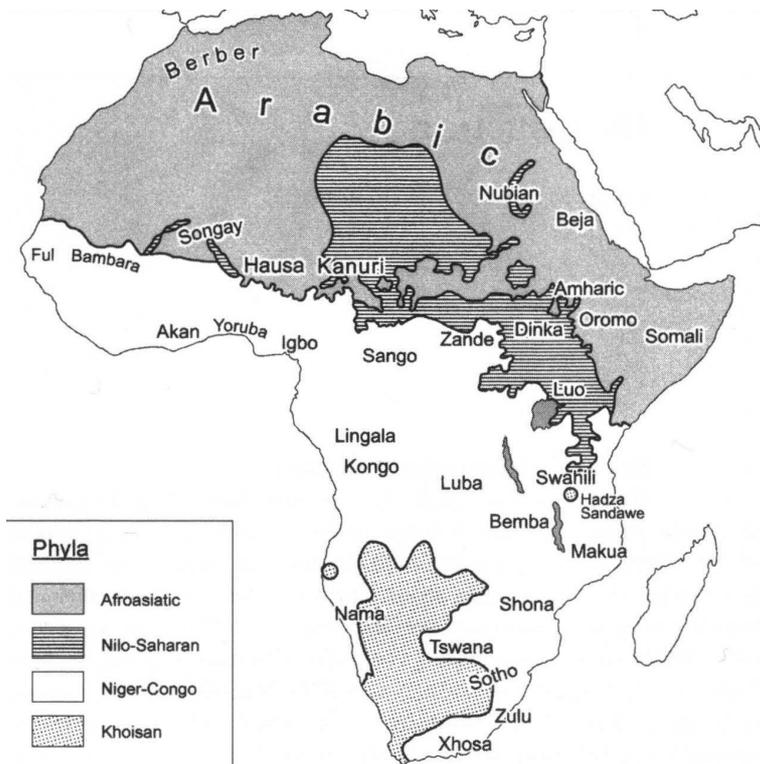


Figure 2. Familles linguistiques en Afrique.



Source : Heine et Nurse, 2000

Les langues parlées au marché de Katakò et les interactions linguistiques

- 5 La plupart des fondeurs d'aluminium à Niamey se sont regroupés à Katakò – un marché dominé par les activités de production (Colomb, 1991, p. 27) – où il existe une vingtaine d'ateliers de fonte. Deux de ces ateliers se disent *maliens*, un atelier se dit *zarma*, les autres ateliers sont tenus par des Hausa. Historiquement, les ateliers maliens sont les plus anciens. Avec les Sénégalais, ce sont les Maliens qui ont été les premiers à fondre des marmites en aluminium à Katakò. C'est d'ailleurs avec ces derniers que les Nigériens ont appris la technique. Le premier groupe de Nigériens à avoir appris la nouvelle technique ne comprenait que des Hausa, bien que le marché de Katakò se situe en pays zarmaphone. L'absence des Zarma parmi les premiers fondeurs au Niger n'est pas surprenante si l'on tient compte du statut méprisé qui est celui des artisans dans la société zarma (Olivier de Sardan, 1984). Aucun Zarma, respectueux de sa naissance, ne veut s'associer aux artisans esclaves. Cette considération n'est pas aussi forte chez les Hausa qui ne connaissent pas de système de castes, bien que l'accès à un groupe professionnel soit souvent réservé aux membres d'une même famille. De cette manière, les Hausa sont entrés plus rapidement que les Zarma dans le monde des fondeurs d'aluminium – "c'est une profession comme une autre"⁴ – une situation qui a des conséquences aujourd'hui. Il est frappant de constater que les quelques fondeurs zarma que nous avons rencontrés au Niger, sont d'une manière ou d'une autre liés à une famille de Zonkotobanda (un village de la région de Dosso, au sud-ouest de Niamey). Ce sont tous des descendants ou des voisins de village de Garba, qui est considéré comme le premier Zarma à avoir appris la technique. Suite à l'héritage de la technique par les descendants de Garba, un nouveau groupe professionnel voit le jour au sein de la communauté zarma. Bien que ses membres ne veuillent à aucun prix être associés au groupe des forgerons, la plupart des fondeurs zarma d'aujourd'hui disent que "un travail dans lequel on trouve son compte, on gagne son pain, personne ne peut dire de ne pas le faire"⁵.
- 6 Le nombre de locuteurs hausa est le plus élevé dans les ateliers de fonte, suivi par celui des locuteurs zarma et en dernier lieu par ceux du dogon et du bambara (deux langues parlées au Mali). Afin de clarifier la situation linguistique dans les différents ateliers de fonte, jetons un coup d'oeil sur les lexiques qui y sont employés.

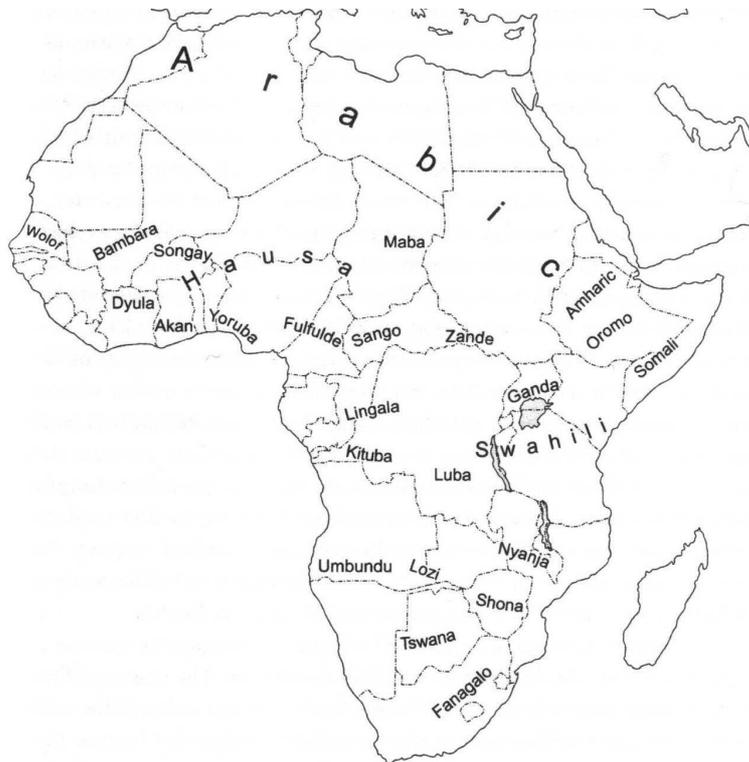
Le lexique de la fonte de l'aluminium au Niger : une redénomination

- 7 D'après les témoignages, la technique de la fonte de l'aluminium a été introduite au Niger par des fondeurs sénégalais et maliens qui se sont installés à Niamey. La technique était donc accompagnée d'acteurs techniques qui avaient leur propre langue de travail : probablement le wolof pour les Sénégalais, le bambara et le dogon pour les Maliens. Le lexique technique tel qu'il est utilisé aujourd'hui par les Nigériens ne comporte cependant aucune trace claire de la langue des introducteurs, en dépit du fait que certains de leurs descendants sont toujours présents sur place. Chaque groupe linguistique s'est créé un vocabulaire dans sa propre langue à partir des procédés dont cette langue dispose (ex. composition, dérivation...) ou en empruntant des mots à d'autres langues. Comparons le lexique employé dans deux ateliers maliens toujours présents au marché de Katakò afin d'essayer de se faire une idée de la situation linguistique dans les

premiers ateliers à Katako et de l'origine du caractère du vocabulaire utilisé aujourd'hui dans les ateliers de fonte où l'on ne trouve pas de Maliens.

- 8 L'atelier de Saadou Hamadou, qui est né dans la région de Bandyagara (Mali), est considéré comme le plus ancien atelier de Katako. La langue maternelle de Saadou est une des langues dogon⁶. Le patron avec qui il a appris la technique de la fonte de l'aluminium était un Malien qui venait du même village que lui⁷. Quoique l'apprentissage se soit fait en dogon et en bambara, Saadou Hamadou ne se rappelle d'aucun nom dogon ou bambara employé par son patron pour dénommer les outils de travail. Aujourd'hui, la langue de travail dans l'atelier est clairement le zarma, bien que la majorité des fondeurs dans l'atelier aient le dogon ou le bambara comme langue première. Lors des nombreuses visites effectuées dans l'atelier, aucun terme dogon ou bambara n'a été cité. Bien que des fondeurs de différents milieux linguistiques entrent en contact, les différentes langues parlées dans l'atelier ne laissent pas toutes des traces dans le lexique lié à la technique. Le choix est tombé sur une des langues et ce n'est pas celle de la majorité des fondeurs – dogon ou bambara – qui prime, comme on pourrait s'y attendre, mais c'est bien le zarma.
- 9 Le deuxième atelier malien est tenu par Namono Gyara, un Dogon de la région de Mopti. Il est arrivé à Niamey en 1989 à la recherche d'argent⁸, et il y a rencontré un ressortissant malien avec qui il a sympathisé et qui est devenu son patron. Celui-ci était un Bambara de Ségou qui, grâce à son instruction scolaire, parlait aussi le français. Comme le bambara sert de langue véhiculaire dans une partie importante du Mali (voir figure 3), Namono connaissait cette langue avant d'arriver au Niger et les conversations avec son patron se faisaient donc en bambara. Le caractère de la production de l'atelier est très particulier. Contrairement aux autres ateliers de Katako – qui produisent des marmites à l'aide de la technique du moulage au sable vert – des moules rigides y sont utilisés pour fabriquer différents types de louches. Jusqu'au décès de son patron en 2002, Namono a été son seul apprenti. Par ailleurs, la seule langue employée dans l'atelier était le bambara. Aujourd'hui, Namono a deux apprentis maliens d'origine dogon avec qui il communique en dogon et un apprenti nigérien d'origine hausa avec qui il communique en zarma. Le bambara par contre, est toujours utilisé pour dénommer les outils, ou du moins, ceux qui n'ont pas de nom français. Même l'apprenti nigérien connaît les noms bambara qui désignent les outils.

Figure 3. Lingua francae en Afrique.



Source : Heine et Nurse, 2000

- 10 Comment expliquer la différence qui existe entre les pratiques linguistiques des deux ateliers ? Dans le premier atelier, le zarma – langue de la communauté d'accueil, présente aux alentours de l'atelier – prédomine. Saadou Hamadou nous explique : "j'utilise le zarma parce que c'est ici [à Niamey] que j'ai appris la technique". Cette explication ne touche apparemment pas Namono Gyara qui, lui aussi, a appris la technique à Katakò, mais qui emploie encore aujourd'hui le vocabulaire bambara hérité de son patron. Il faut souligner que le caractère de l'activité de chacun de ces deux ateliers est distinct. Saadou Hamadou fait partie d'un groupe minoritaire qui s'est installé à Niamey pour gagner de l'argent. Afin de s'intégrer dans la communauté d'accueil et de vendre ses produits, il a commencé à parler le zarma – son choix serait lié, dit-il, à la plus grande facilité d'apprendre le zarma que le hausa pour les locuteurs dogon ou bambara⁹ – et il n'a vu aucun intérêt à manifester son origine malienne. La situation de Namono Gyara est différente. Bien qu'il fasse lui aussi partie du groupe de Maliens peu nombreux à Katakò, il est le seul fabricant de louches en moule rigide. De plus, il insiste sur le caractère secret d'une connaissance dont il est fier. De cette manière, il serait moins soucieux de s'intégrer dans la société d'accueil que Saadou et il voudrait au contraire renforcer son identité et sa position particulière, en utilisant le lexique de son patron. Le choix des fondeurs pour l'une ou l'autre langue serait donc guidé par l'identité qu'ils veulent renforcer. Le fait que la plupart des fondeurs se trouve plutôt dans la situation de Saadou que dans celle de Namono peut expliquer pourquoi les mots wolof, bambara et dogon sont généralement absents dans le lexique des fondeurs nigériens.

Présence des emprunts au français dans le lexique des fondeurs à Katakò

- 11 Malgré l'absence d'emprunts aux langues du Sénégal et du Mali, beaucoup d'emprunts au français sont présents dans le lexique de tous les fondeurs, même dans le lexique de ceux qui ne parlent pas la langue. La nature de ces emprunts est donc intéressante. Bon nombre de ces emprunts font partie du répertoire commun de presque tous les locuteurs hausa ou zarma, et ils sont souvent bien intégrés dans la langue d'accueil (exemple 1). D'autres emprunts sont plus spécialisés et les Hausa et les Zarma qui ne font pas la fonte de l'aluminium ne les connaissent pas (exemple 2). Désormais, il existe aussi une grande uniformité dans l'emploi de cette deuxième catégorie d'emprunts au sein des ateliers de fonte.

exemple 1	la pelle	hausa	[hé:lù]	zarma	[pé:lù]
	le marteau	hausa	[màrtô:]	zarma	[màrtô:]
exemple 2	le lissoir (fait d'un morceau de carreau)	hausa	[kàrô:]	zarma	[kàrô:]
	la couche	hausa	[pàlâs]	zarma	[hàlâs]
	(la couche de sable sur laquelle les pièces sont moulées, > <i>place</i>)				

- 12 Un aspect difficile de l'étude des emprunts – qui est souvent négligé – est la reconstruction de la trajectoire précise parcourue par le terme emprunté (Newman, 2000, p. 270). Les emprunts au français du premier groupe ne doivent pas être considérés – au sein de l'ensemble du lexique de la fonte de l'aluminium – comme de vrais emprunts, parce qu'ils font déjà partie de l'idiolecte¹⁰ du fondeur avant qu'il n'ait appris la technique. L'origine du deuxième groupe d'emprunts pose plus de problèmes. Il est fort possible que ces mots aient été empruntés au lexique des introducteurs (probablement maliens) de la technique au Niger¹¹. C'est d'ailleurs l'explication donnée par certains fondeurs : "j'emploie ce mot parce que mon patron l'employait". Si c'est le cas, on peut se poser la question de savoir pourquoi des emprunts au français sont retenus, tandis qu'aucun autre emprunt aux lexiques des introducteurs de la fonte n'apparaît dans le lexique des artisans.
- 13 Il est tout d'abord important de constater que, malgré le fait que le français est la langue officielle du Niger et donc la langue de l'administration et de l'enseignement, la plupart des fondeurs ne parlent pas du tout cette langue. Le français leur est dès lors aussi étranger que le wolof, le bambara ou le dogon. Quels sont donc les facteurs qui influencent le mécanisme des emprunts ? Nous avons retenu trois facteurs qui jouent un rôle extrêmement important dans la décision (consciente ou inconsciente) d'emprunter des mots à une langue étrangère : (1) le nombre d'individus parlant cette langue et arrivant dans la société d'accueil ; (2) les relations que ces nouveaux-arrivés ont avec le pouvoir politique et administratif ; (3) les représentations qui dominent, dans la société d'accueil, au sujet des groupes de migrants.
- 14 Quand on prend l'exemple de la fonte de l'aluminium au Niger, le nombre de fondeurs sénégalais et maliens est plutôt restreint. Il s'agit de quelques individus qui se sont installés afin de fabriquer des marmites et de les vendre à la population locale. De cette façon, ils n'ont aucun droit au pouvoir, ils se trouvent dans une relation de subordination

vis-à-vis des Nigériens dont ils dépendent pour survivre par la vente de leurs produits. Le facteur des représentations est plus difficile à vérifier, parce que plus subjectif. Le statut méprisé des forgerons dans la société zarma est incontestable et il est projeté sur les fondeurs par les non-initiés, parce que, eux aussi travaillent avec le feu. Même en société hausa les groupes professionnels sont plutôt fermés, l'accès à l'activité étant réservé aux membres de la famille. Il y a donc fort à penser que le contact entre les fondeurs et les gens sur place soit sujet à beaucoup de réticences. De plus – ceci n'étant pas fondé sur des recherches scientifiques, mais plutôt sur un sentiment général rencontré chez les informateurs nigériens – les Nigériens semblent exiger des nouveaux-arrivants qu'ils s'adaptent et qu'ils apprennent la langue locale s'ils veulent vendre leurs produits.

- 15 La situation du français au Niger est tout autre. Même si au Niger les colonisateurs français ne se sont pas installés en grand nombre (Nicolas, 1975, p. 36), ils étaient présents aux postes importants dans la politique et l'administration. Ils n'avaient pas d'intérêt à s'intégrer dans la communauté locale et ne parlaient donc pas les langues locales. Après l'indépendance, le français est resté la langue du "pouvoir" politique et administratif et de l'enseignement. Les colonisateurs et plus tard les élites nigériennes parlant la langue bénéficiaient d'un statut prestigieux au sein de la société. Aux yeux de nombreux nigériens non-scolarisés, la langue française est associée au pouvoir, au modernisme et à la technique. Ceci explique la popularité de l'emploi d'emprunts à cette langue par des fondeurs qui ne la parlent pas.

Les interactions hausa-zarma dans les ateliers de fonte à Katakò

- 16 Nous l'avons déjà dit, le marché de Katakò à Niamey se situe historiquement en territoire zarma, mais la capitale du Niger compte des locuteurs de chacune des langues parlées dans le pays. Il est certain que le nombre de Hausa – une population de commerçants – est très élevé. Comme nous l'avons vu plus haut, la plupart des fondeurs à Katakò sont d'origine hausa. Il est donc inévitable que la langue la plus parlée dans les ateliers de fonte soit le hausa. Celui-ci constitue non seulement la langue dominante des ateliers monolingues, mais elle l'est aussi des ateliers dont le propriétaire hausa travaille avec quelques zarma et – ce qui est plus surprenant – du seul atelier à Katakò possédé par des Zarma. Le patron zarma s'adresse à ses ouvriers hausa en hausa et ces derniers communiquent avec les ouvriers zarma dans la même langue. Ce n'est que quand il s'adresse aux ouvriers zarma que le patron parle le zarma. Dans l'atelier, ce ne sont donc pas les apprentis qui s'adaptent en parlant la langue de leur maître, c'est le maître qui s'adresse aux apprentis dans leur propre langue. Le nombre élevé de fondeurs hausa à Katakò n'est pas la seule explication de la prédominance de cette langue au marché. La langue hausa connaît au Niger un statut plus prestigieux que le zarma, non seulement parce que le nombre des locuteurs en est plus élevé, mais aussi à cause de leur statut de commerçant (Hanafiou, 2004, pp. 206-207). Dans certains cas cependant, le zarma prime sur le hausa. Dans les ateliers maliens par exemple, le zarma est la langue de communication entre les Maliens et les Nigériens, même si les ouvriers ou les apprentis nigériens sont des Hausa. Ces Hausa, souvent nés à Niamey, sont bilingues depuis leur enfance, tandis que les Maliens ne parlent pas couramment le hausa.
- 17 Malgré la prédominance du hausa sur le zarma, des emprunts au zarma apparaissent de temps en temps dans le lexique des fondeurs hausa. Aliyo Seyni, un fondeur hausa nous explique : "Nous travaillons avec les Zarma, donc il est évident que nous employons

certain de leurs mots”. Ce cas montre que, même si le zarma joue un rôle moins important au sein de la communauté des fondeurs à Katakò, la langue a une influence indéniable sur le lexique des fondeurs hausa. Même si les deux langues ne font pas partie d’une même famille, nous pouvons comparer ce contact au concept de *Sprachbund* qui analyse les langues géographiquement en *aires de diffusion*, parce que les langues et les dialectes ne peuvent pas être discernés selon des frontières rigides (Durie et Ross, 1996). Ceci est le cas au marché de Katakò ; bien qu’on entende la différence entre quelqu’un qui parle le hausa et quelqu’un qui parle le zarma, certains mots sont partagés par les différents groupes de locuteurs et les deux langues s’influencent mutuellement de façon constante. La présence d’emprunts au zarma dans le lexique des fondeurs hausa est acceptée par les Hausa car, même si leur langue a un statut plus favorisé au Niger, ils se trouvent dans une région zarma.

Conclusion

- 18 La communauté des fondeurs du marché de Katakò au Niger est un bon exemple de la mobilité ouest-africaine. Des fondeurs de différentes origines – des Wolof du Sénégal, des Dogon et des Bambara du Mali, des Zarma et des Hausa du Niger – y étaient ou y sont encore présents. Cette cohabitation de différents groupes linguistiques exige une réadaptation importante des pratiques langagières afin de faciliter les contacts. Tout d’abord, il est nécessaire de constituer un vocabulaire de travail que les fondeurs peuvent employer lors de l’exécution de la technique. Malgré l’introduction de la fonte de l’aluminium au Niger par des Wolof, des Dogon et des Bambara, aucune trace renvoyant à ces langues n’apparaît dans les vocabulaires employés aujourd’hui à Katakò (exception faite de l’atelier de Namono Gyara qui est, comme on l’a expliqué, un cas particulier). L’importance prêtée à ces langues est minime. Les locuteurs forment clairement un groupe minoritaire à Katakò, qui se trouvent plutôt dans une position de subordination, de qui l’on exige une adaptation à la situation linguistique locale et avec qui les Nigériens ne veulent pas être identifiés. D’une part, il y a une réticence des Nigériens à emprunter des mots à ces migrants. D’autre part il y a les introducteurs de la technique qui veulent s’intégrer dans la société d’accueil. Ce qu’ils font, entre autres, à l’aide de l’instrument linguistique. Ils ne transmettent pas leur propre langue, mais ils essaient d’employer une langue locale. Tous ces facteurs expliquent l’absence d’emprunts aux langues sénégalaises et maliennes. Le grand nombre d’emprunts aux français dans les lexiques hausa et zarma se fait par contre tout de suite remarquer. L’incorporation de ces emprunts est liée au statut prestigieux accordé à la langue de l’ancien colonisateur et devenue langue officielle du pays. En deuxième lieu, il est intéressant de revenir sur la nature des interactions linguistiques sur le terrain. Malgré la localisation du marché de Katakò dans une aire linguistique zarma, la langue principale dans les ateliers de fonte est le hausa. Cette prédominance du hausa ne reflète pas seulement l’importance numérique des fondeurs au marché. Elle reflète également la situation sociolinguistique à l’échelle nationale, dans laquelle le hausa domine.
- 19 Il est important de souligner ici que la complexité linguistique dans les pays ouest-africains ne constitue pas un obstacle à la mobilité extraordinaire des artisans. La présence des *lingua francae* (voir figure 3) comme le hausa – et d’ailleurs, le wolof et le bambara – facilitent le contact entre diverses populations, mais n’est pas nécessaire, comme en témoigne l’intégration des fondeurs maliens au sein de la communauté des

fondeurs au Katako. Un autre aspect de cette flexibilité linguistique est, par contre, la perte de l'identité linguistique des groupes qui oublient leur propre langue en s'intégrant dans la communauté d'accueil. C'est le plus souvent la langue la plus prestigieuse qui l'emporte. Même à Niamey, où les locuteurs zarma sont historiquement en majorité, le hausa est la langue principale dans la plupart des ateliers de fonte, y compris ceux qui ont des liens forts avec la communauté zarma.

ROUILLER F. (2004), "Représentations des Nigériennes et des Nigériens", in JOLIVET R. et ROUILLER F. (éd.), *Pratiques et représentations linguistiques au Niger. Résultats d'une enquête nationale*, Cahiers de l'ILSL n° 15, Université de Lausanne.

BIBLIOGRAPHIE

- BENDOR L. (1997), *Nilo-Saharan languages*, München, Lincom.
- COLOMB E. (1991), *Le secteur informel : l'exemple de la filière des marmites en aluminium au marché de Katako, Niamey, Niger*, Mémoire de Maîtrise, Université Joseph Fourier, Grenoble 1.
- DURIE M. & ROSS M. (eds.) (1996), *The comparative method reviewed*, Oxford, University Press.
- EHRET C. (2001), *A Historical-Comparative Reconstruction of Nilo-Saharan*, Köln, Rüdiger Köppe Verlag.
- FINLEY S.E. (1994), "Does drought increase migration? A study of migration from rural Mali during 1983-1988 drought", *International Migration Review*, 28, 3, pp. 539-553.
- GADO B. (1980), "Le Zarmatarey. Contribution à l'histoire des populations d'entre Niger et Dallol Mawri", *Études Nigériennes*, 45, Niamey, Institut de Recherches en Sciences Humaines.
- GORDON R.G. Jr. (2005), *Ethnologue: languages of the world*, fifteenth edition, Dallas, SIL International. Online version : <http://www.ethnologue.com>.
- HANAFIOU H. S. (2004), "Niger", in CHAUDENSON R. et RAKOTOMALALA D. (éd.), *Situations linguistiques de la francophonie, état des lieux*, Agence universitaire de la francophonie, pp. 205-209.
- HEINE B. et NURSE D. (2000), *African languages. An introduction*, Cambridge, University Press.
- HOCHSTETLER J.L., DURIEUX J.A. & DURIEUX-BOON E.I.K. (2004), *Sociolinguistic Survey of the Dogon Language Area*, SIL International, Online version: <http://www.sil.org/silesr/2004/silesr2004-004.pdf>.
- NEWMAN P. (2000), "Comparative linguistics", in HEINE B. & NURSE D., *African languages. introduction*, pp. 259-271, Cambridge, University Press.
- NICOLAÏ R. (2003), *La force des choses ou l'épreuve nilo-saharienne : questions sur les reconstructions archéologiques et l'évolution des langues*, Köln, Rüdiger Köppe Verlag.
- NICOLAS G. (1975), *Dynamique sociale et appréhension du monde au sein d'une société hausa*, Paris, Institut d'Ethnologie.
- OLIVIER DE SARDAN J.-P. (1984), *Les sociétés songhay-zarma (Niger-Mali). Chefs, guerriers, esclaves, paysans...*, Paris, Éditions Karthala.

NOTES

1. Je tiens à remercier Prof. dr. Claire Grégoire de sa patience et de son encouragement, non seulement dans la rédaction de ce texte, mais dans la recherche globale qui l'encadre. La recherche n'aurait pas été possible sans le soutien du fonds de bourses de l'Université libre de Bruxelles.
2. La technique est présente sur tout le continent africain. Les premiers fondeurs maliens au Cameroun par exemple se sont probablement installés autour des années 1960.
3. Cet article est basé sur des données récoltées lors de plusieurs séjours sur le terrain, entre janvier 2003 et février 2006, dans le cadre du projet de recherche *Gestes, objets, lexiques : analyses multiscalaires des transmissions culturelles* de l'Université libre de Bruxelles.
4. Cette expression provient d'une interview avec Aliyo Seyni, le chef d'un atelier hausa à Katakò.
5. Cette expression provient d'une interview avec Ada, le chef de l'atelier de Bonto à Katakò.
6. Hochstetler *et al.* (2004) citent près de vingt variétés dogon qui portent des différences considérables et qui peuvent être considérées comme des langues distinctes mais apparentées.
7. La mobilité des Africains de l'ouest se reflète aussi dans la notion de la parenté. Au sein d'un village, on entre en apprentissage chez quelqu'un de la famille. Une fois que l'on a quitté le village, les ressortissants qui viennent de la même région se sentent très proches. Être né dans le même village ou dans la même région suffit pour être accepté dans la communauté.
8. La raison de sa migration pourrait être les périodes de sécheresse au Mali dans les années 1980 (Findley, 1994), bien que ceci ne soit pas forcément le cas vu la grande mobilité en Afrique occidentale en général.
9. Le sentiment que les locuteurs ont en apprenant la langue peut être confirmé d'un point de vue linguistique. Il est clair que les langues songhay, dont entre autres le zarma, montrent beaucoup de similitudes typologiques avec les langues mande dont entre autres le bambara (Nicolai, 2003). Même si certaines langues songhay sont parlées au Mali, ceci n'explique pas forcément l'habileté des locuteurs dogon et bambara à apprendre le zarma, parce que ces langues ne sont pas parlées dans les mêmes régions.
10. L'idiote de d'une personne est l'ensemble des pratiques langagières caractéristiques à cet individu.
11. L'origine exacte de ces emprunts au français doit probablement être située au sein de la fonderie des chemins de fer à Thiès – tenue par des Français – où la technique aurait vu le jour.

RÉSUMÉS

La diffusion de la technique de fonte de l'aluminium illustre bien la mobilité des populations d'Afrique occidentale. Dans le présent article, nous nous interrogeons sur l'effet d'une telle mobilité sur les lexiques techniques employés par les acteurs techniques. Au marché de Katakò, à Niamey, des fondeurs de différentes origines sont présents. Ceci a pour conséquence que différentes langues (bambara, dogon, hausa, zarma) y entrent en contact. Malgré le fait que la technique a été introduite au Niger par des Sénégalais et des Maliens, aucun mot wolof, bambara ou dogon n'a pu être retrouvé dans le vocabulaire employé aujourd'hui dans les ateliers hausa et zarma. On y trouve par contre beaucoup d'emprunts au français. Le statut de la langue et de

l'individu qui la parle semble influencer l'emploi ou non des emprunts. De cette façon, la langue est employée pour renforcer ou affaiblir l'affiliation à une identité. La complexité linguistique en Afrique occidentale ne constitue pas un obstacle à la mobilité extraordinaire des artisans. Ces derniers font preuve d'une grande flexibilité.

The diffusion of the aluminium smelting technique is a clear example of the mobility of West-African populations. In the present article, we interrogate ourselves on the effect of such mobility on the technical lexicon used by the artisans. At the Katakò market, in Niamey, smelters of different origins can be found, because of which several languages (Bambara, Dogon, Hausa, Zarma) come into contact. Although the fact that the technique has been introduced in Niger by Senegalese and Malinese smelters, not a single Wolof, Bambara or Dogon word can be found in the lexicon used by nowadays Hausa and Zarma smelters. A lot of French loanwords are present however. The language status and the status of the individual who speaks the language seem to influence the use or not of certain loanwords. In this way, language is used to emphasize or to hide a particular identity. However, the extreme linguistic complexity in West Africa does not hamper the extraordinary mobility of the artisans, as they show an exceptional flexibility.

INDEX

Keywords : West African mobility, Niger, aluminium smelting, technical vocabulary, linguistic contact

Mots-clés : mobilité ouest-africaine, Niger, fonte de l'aluminium, lexique technique, contact linguistique

AUTEUR

ANNELEEN VAN DER VEKEN

Université Libre de Bruxelles – Musée Royal de l'Afrique Centrale
Service Linguistique, Leuvensesteenweg 13-17, B – 3080 Tervuren,

avdveken@ulb.ac.be